

DANS L'ASIE CENTRALE.

que je fusse dans une assez étrange condition, le 13 juillet 1862, aux approches de la capitale Persane. Nous nous arrêtâmes à un couple de milles anglais, sur le bord d'un ruisseau, pour permettre à nos bêtes de s'abreuver. La halte réveilla mes compagnons qui, tout en frottant leurs yeux endormis, me désignèrent, dans la direction du nord-est, le site où devait se trouver Téhéran. Je vis, en effet, s'élever de ce côté une vapeur bleue qui montait vers le ciel par colonnes élongées, dans l'intervalle desquelles je discernais, çà et là, le contour de quelque dôme vaguement étincelant. A la longue, le voile brumeux disparut par degrés, et j'eus le bonheur de contempler devant moi, dans sa nudité désolée, le *Daroul Khilafe* ou Siège de souveraineté.

J'y fis mon entrée par la *Dervaze-i-No* (porte No) et n'oublierai certainement pas de sitôt les mille obstacles à travers lesquels il fallut me frayer passage. Anes, chameaux, mulets chargés de paille, d'orge ou de ballots de marchandises tant européennes qu'indigènes, s'avançaient de toutes parts dans la plus étrange confusion et obstruaient l'accès même de la porte. Ramenant mes jambes sous moi sans quitter la selle, et criant à tue-tête comme mes voisins : *Khaherdar! Khaherdar!* (prenez garde!), je réussis, mais non sans difficulté, à pénétrer dans la ville. Je longeai le bazar et j'arrivai enfin au palais de l'ambassade turque, sans avoir reçu aucune atteinte sérieuse, dans cette foule compacte où les coups de bâton, et même les coups de sabre, s'échangeaient avec une libéralité surprenante.

Qu'allait faire à l'ambassade turque un sujet du royaume de Hongrie, missionnaire scientifique de l'Académie de Pesth? Ma préface répond à cette question et je suis obligé d'y renvoyer le lecteur, — nonobstant la répugnance traditionnelle qui s'attache, dit-on, à toutes les préfaces.

Haydar Efendi, autrefois chargé de missions diplomatiques à Saint-Pétersbourg et à Paris, représentait alors le sultan à la cour du Chah. Il était au nombre des personnes que mon séjour à Constantinople m'avait fait connaître. Mais, outre ces relations personnelles, je lui apportais plusieurs lettres de ses amis les plus intimes, et comptant sur l'hospitalité turque mainte et mainte fois mise à l'épreuve, j'étais à peu près sûr de trouver bon accueil auprès de lui. Je regardais en conséquence l'ambassade ottomane